

quennale des délégués des petits séminaires et collèges classiques de la Province, pour la révision des programmes et des conditions du baccalauréat. Ces réunions périodiques sont d'une grande importance pour le progrès des études classiques, et démontrent — pour les gens qui font mine de l'ignorer — que nos éducateurs ecclésiastiques sont loin de s'immobiliser dans la contemplation du passé et de fermer les yeux sur les conditions nouvelles de la société. . .

Même, nous croyons savoir que, à ce récent Congrès, on a adopté un nouveau mode, très pratique, d'activer le progrès et le perfectionnement des études, par la constitution d'une sorte de comité permanent qui agira, à mesure, suivant les circonstances.

Les fêtes du centenaire, au séminaire de Saint-Hyacinthe, dont nous annoncions l'ouverture, il y a huit jours, ont eu le plus grand succès. Les anciens élèves y ont pris part au nombre de quinze cents, paraît-il. Le charme des souvenirs du passé, que l'on y a évoqués, n'a pas manqué d'intéresser vivement même les profanes, quand ils ont pu en recueillir les échos sur leur journal.

Les journaux de France nous ont parlé, depuis quelque temps, de la « crise du latin » qui sévit là-bas. La diminution des soins donnés aux études latines, dans l'enseignement, compromettrait déjà, après l'expérience d'une décade seulement, la haute culture du français.

Il n'y a aucune apparence qu'une crise de ce genre sévisse de sitôt chez nous. Toute la haute éducation se donne ici dans nos collèges ecclésiastiques, et il n'y a pas de probabilité que le personnel dirigeant de ces maisons diminue la part des études latines. D'ailleurs, on peut dire que l'Église catholique est la forteresse inébranlable de ces études ; et c'est sans doute parce qu'elle n'est plus beaucoup puissante en France, que les études classiques y ont subi une sorte de décadence. Il faut ajouter, d'autre part, qu'en Amérique le latin et le grec sont loin d'être en défaveur même dans les institutions protestantes anglo-saxonnes.